

L'entrée de ceste Labyrinthe est la trace noir qui est à l'endroit de ceste croix et les voies sont noir

Fig. 1 - La légende du haut porte « Ce Labyrinthe icy a esté fait sur celui de l'église de nostre Dame d'Amyens. De Rély. 1611 »
 Près de la croix tracée au bas, on lit « L'entrée de ceste Labyrinthe est la trace noir qui est à l'endroit de ceste croix et les voies sont noir »
 Bib. mun. Amiens - ms 405 f° 210.

LE LABYRINTHE
DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS,
mythe christianisé,
évoque-t-il la rotonde
du SAINT SÉPULCRE de JÉRUSALEM ?
 par Jacques FOUCART

Un livre tout récent du publiciste Jacques Attali : "Les chemins de sagesse – Traité du Labyrinthe", montre à quel point le mythe antique du Labyrinthe continue de fasciner les esprits. Inhérent à la condition humaine, il est présent, dit-il, dans toutes les traditions comme image de notre cheminement d'ici-bas tortueux, plein de méandres, d'impasses et de tâtonnements. N'est-ce l'occasion de réétudier le Labyrinthe d'Amiens, qui bien visible au centre de la nef avec ses 240 mètres de développement sur bandes d'un beau noir-bleu ne cesse d'intriguer les visiteurs et surtout charme les enfants par un jeu de parcours mouvementé à souhait, censé les conduire au centre du monde (1) ? (Fig. 1)

De nos jours, c'est la mode des labyrinthes de verdure qui plongent, petits et grands, dans un univers ludique et onirique, tel le parc d'attraction dit *Labyrinthe* près de Tours, d'une superficie de 12 hectares au parcours construit sur le thème d'*Alice au pays des merveilles*, l'œuvre majeure de Lewis Carrol (2).

Dans notre région on voit à Saint-Quentin dans la Collégiale un labyrinthe qui est d'origine (il date de 1495), tandis que celui d'Amiens, installé en 1288 mais détruit en 1828 (3) a été refait en 1894, heureusement à l'identique. Contemporain d'Amiens, le labyrinthe de la Cathédrale de Reims se vit supprimer en 1778, parce que

les enfants y jouaient à la marelle, ce qui effarouchait les dignes chanoines. Celui de Chartres toujours existant se déroule sur 294 mètres.

Le labyrinthe, mythe païen
devenu Chemin de Jérusalem

Malgré les nombreuses explications proposées, la symbolique précise des tours et détours interminables du labyrinthe reste assez mystérieuse tant foisonnent les hypothèses à son sujet. Si Durand est peu disert en la matière, nous disposons sur le labyrinthe d'Amiens d'un exposé clair et bien documenté, publié en 1990 par Jean Macrez, le guide affable de la Cathédrale. Notre propos ici n'est que d'avancer une interprétation plus précise au regard de l'appellation "*Chemin de Jérusalem*" donné aux labyrinthes en divers lieux.

Convenons d'abord que le nom premier de notre pavage d'après les textes venus à notre connaissance, notamment les manuscrits conservés aux Archives de la Somme et à la Bibliothèque d'Amiens, est bien *Labyrinthe* ou *Dédale* (4). C'est dire qu'il dérive en droite ligne du labyrinthe célèbre dans l'Antiquité édifié par l'architecte Dédale pour le roi mythique de Crète, Minos (5). Au centre se tenait enfermé le Minotaure moitié homme, moitié taureau, fruit des amours monstrueuses de Pasiphaé, l'épouse de Minos, lequel taureau dévorait les jeunes gens qu'on lui amenait. Thésée, roi d'Athènes, après avoir tué le Minotaure, réussit à sortir du réseau inextricable des couloirs sans fin du labyrinthe grâce au fameux fil d'Ariane que celle-ci lui avait donné. Rappelons qu'Ariane et sa sœur Phèdre furent superbement chantées par Racine comme "filles de Minos et de Pasiphaé".

Ceci dit, gardons-nous de verser dans l'ésotérisme en mettant l'accent principal sur le rayon de soleil levant qui vient illuminer la pierre centrale du labyrinthe d'Amiens au solstice de la Saint Jean d'été. De fait une croix y indique les quatre points cardinaux, mais c'est là un aspect secondaire, tout comme la représentation en cercle des trois architectes constructeurs de la Cathédrale : Robert de Luzarches, Thomas et Renaud de Cormont. Certes, que le labyrinthe soit un mémorial en leur honneur est évident : de même à Reims une inscription disparue parlait des « images en remembrance des maîtres de l'église de céans » (Bernard de Soissons et Jean d'Orbais) (6). N'allons pas toutefois jusqu'à supposer que le labyrinthe pourrait recouvrir les tombes des architectes car les fouilles entreprises dans ce sens à Chartres ont été négatives. Ce n'est pas non plus, comme l'avancé sans preuve, Viollet le Duc, un symbole maçonnique désignant les architectes de la Cathédrale.

Alors quel sens donner aux labyrinthes ? Puisque nous sommes dans une Cathédrale, l'idée directrice est nécessairement un message d'ordre religieux pour l'édification du peuple chrétien qui s'y pressait, se sentant chez lui en cette maison d'accueil grande ouverte au cœur de la cité.

Le labyrinthe ou dédale, repaire du Minotaure...

Dans cette voie, deux explications s'offrent à nous : l'une savante, d'ordre monastique, l'autre issue de la piété populaire. Chez les Moines de Corbie par exemple, a prévalu l'interprétation du labyrinthe comme antre du mal, lieu dangereux de la concupiscence et de l'erreur. Voir en ce sens les curieux poèmes insérés dans le manus-

crit d'Amiens n° 405 en provenance de l'abbaye de Corbie (7). Soulignons que sur tous ces documents on ne parle que de « labyrinthe » (en latin *labyrinthus*). Particulièrement significatif à cet égard est un poème de trois pages signé des religieux Antoine Dippre et Pierre Canivet avec la date 1611. Il se réfère expressément au labyrinthe de *Dedalus* en racontant l'histoire de Thésée tuant le Minotaure né des amours de Pasiphaé et du taureau : « *Pasiphaé ex tauro monstrum impia protulit ingens* ». Après quoi Thésée réussit à trouver l'issue grâce au fil donné par Ariane. Ici le mythe a grandi en symbole chrétien à valeur de catéchèse : le fil d'Ariane (ancêtre des cailloux du Petit Poucet) est l'image parlante de la grâce divine par laquelle l'homme pécheur parvient à franchir impunément le labyrinthe emmêlé des corridors sans fin du vice et de l'erreur.

De façon rare, le manuscrit de Corbie n° 147, de date plus ancienne, offre en page de garde un labyrinthe qui porte au centre en grandes lettres l'inscription : JERICHO, la ville païenne ceinte de puissants remparts que l'arche d'Alliance des hébreux promene sept fois par Josué fit tomber à grand fracas (8).

Au labyrinthe repaire du mal, s'oppose désormais la vie monastique, chemin long, ardu, mais qui mène, loin des voluptés terrestres, au bonheur du ciel décrit comme un jardin d'Eden bruissant de fleurs odorantes où la rose pourpre est la plus belle.

... ou chemin de la Jérusalem céleste

L'autre interprétation, plus courante, se rattache à l'appellation populaire de *Chemin de Jérusalem* donnée notamment au labyrinthe de la Cathédrale de Reims. On passe

alors de la mythologie érudite à une manifestation de foi pareille aux chemins de croix d'aujourd'hui qu'on suit dans la ferueur à pied ou à genoux. Pour les temps paléochrétiens on sait que le labyrinthe de la basilique d'Orléansville (Algérie) construite vers 328 après J.C. présentait en son milieu un jeu de lettres disposées en carré pour signifier : SANCTA ECCLESIA. Pour Amiens, les érudits locaux (Achille Machart, Dusevel, le docteur Goze) privilégiaient le labyrinthe comme rappel à la fin du XIII^e siècle, du pèlerinage dangereux, difficile en Terre Sainte (9).

Jérusalem la ville sainte où la Rotonde du Saint Sépulcre abrite le tombeau du Christ

Le labyrinthe en effet, tel qu'on pouvait le concevoir au temps d'épopée des croisades, semble bien traduire en son fond moins la Jérusalem céleste idéale que la mémoire d'un lieu précis, omniprésent dans l'imaginaire chrétien du Moyen-Age : la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem rebâtie au VII^e siècle, puis au XI^e siècle pour abriter le tombeau du Christ. Cette église à coupole jadis dorée et aux fondements constantiniens abritait en son centre le sépulcre du Christ, lieu de sa Résurrection et de son Ascension, événements fondateurs du Christianisme, ce pourquoi la basilique s'appelait *Anastasis* (Résurrection en grec) (10). (Fig. 2)

Les pèlerinages d'*oultre mer* à cet endroit sacré, centre historique de la Chrétienté, enflammaient les cœurs désireux au moins de le visiter en esprit par un cheminement à genoux sur les bandes noires du pavage. Ainsi pouvait-on gagner, fût-ce en mineur, les indulgences attachées au pèlerinage lui-même. Pareillement les *Chemins de Saint-*

Jacques multipliés au Moyen-Age menaient tous au célèbre tombeau du saint à Compostelle.

Les églises du Saint-Sépulcre, rappel du pèlerinage en Terre Sainte

Le succès des voyages en Terre Sainte fit qu'un peu partout on bâtit en Occident des sanctuaires dédiés au Saint Sépulcre (exemples : Paris, Bruges, l'église du Saint Sépulcre d'Abbeville, aujourd'hui magnifiée par l'extraordinaire symphonie des vitraux de Manessier). Il y eut même parfois des églises « sosies », imitant en raccourci la rotonde du Saint-Sépulcre, telle l'abbaye Saint-Bénigne de Dijon, précieux témoin parce qu'en partie conservé.

La Bibliothèque municipale d'Amiens, fonds l'Escalopier, conserve toute une suite d'ouvrages sur le thème : *Peregrinatio* ou *Itinerarium sanctæ Terræ* (11). Mais quel endroit est plus spécialement représenté ? L'abbé Auber pour le labyrinthe de Poitiers pensait à la *Via dolorosa*, trajet douloureux suivi par le Christ de la maison de Pilate au Calvaire. Pourtant le tracé circulaire (Chartres) ou polygonal (Amiens, Saint-Quentin) des labyrinthes évoque bien plutôt selon nous la rotonde typique du Saint-Sépulcre où devait s'achever normalement le voyage en Terre Sainte (voir Fig. 3). Les tombeaux des apôtres et des saints n'étaient-ils pas des lieux privilégiés de pèlerinage, au premier chef ceux de Pierre et Paul à Rome, d'où l'expression encore employée de nos jours de visites *ad limina* (au seuil du tombeau) ? Et n'oublions pas le déclic de la conversion de Clovis que fut sa visite *au seuil, ad limina* – du tombeau de Saint Martin à Tours.



Fig. 2 – Vue de la Jérusalem actuelle

Au centre la large coupole grise en forme de ballon est l'*Anastasis* (la Résurrection), contenant le tombeau du Christ. Elle a succédé au *Saint Sépulcre* construit par l'empereur Constantin le Grand mais détruit par les Perses en 614.

A droite, la coupole plus petite est le *Chorus dominorum* ou *Martyrium* (Calvaire), église des croisés en style roman de la première moitié du XII^e siècle.

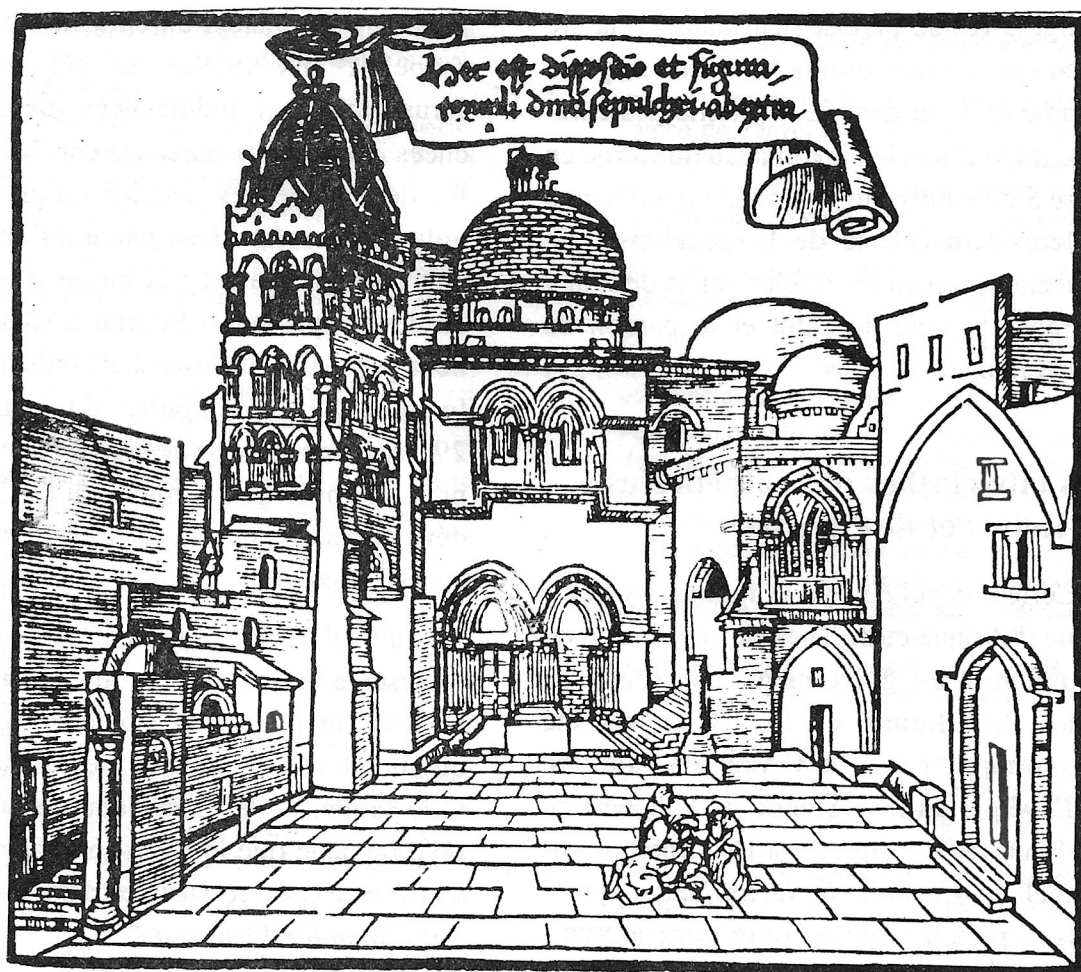


Fig. 3 – Gravure tirée du livre de Bernard de Breydenbach, doyen de l'Église de Mayence : « *Sanctarum peregrinationum ad venerandum Christi sepulchrum in Jerusalem* », bois gravé par Berwich et imprimé à Spire en 1502 par Pierre Drach. (Bib. mun. Amiens, fonds L'Escalopier, n° 5.195, Réserve 342 D, document aimablement communiqué par M. Jean Vilbas, conservateur à la Bibliothèque municipale d'Amiens.

Ici la rotonde de l'*Anastasis* se voit à peine, n'étant esquissée qu'à l'horizon à droite, tandis qu'au premier plan se détachent jointives à gauche, le clocher roman et au centre la rotonde du *Martyrion* (voir supra Fig. 2)

Il est vrai qu'un spécialiste des labyrinthes, le Père Verbrugge, a privilégié quant à lui la notion d'épicentre du monde créé (12). Idée juste sauf que la clé de l'énigme réside précisément dans la nature de ce centre : apparemment, si l'on se place comme déjà dit dans la mentalité des chrétiens du XIII^e siècle : le tombeau du Christ en Terre Sainte unissant la Jérusalem terrestre à la Jérusalem céleste de l'Apocalypse. Ce tombeau fascinait les fidèles venus de loin y chercher la voie du salut et le pardon de leurs fautes.

Les labyrinthes des cathédrales de Reims et de Chartres

Certes, occultée par le rappel mythologique d'Ariane et de Thésée, l'évocation de Jérusalem n'est guère mentionnée dans les textes. Pour Reims, où le labyrinthe a été mis en rapport avec le voyage en Palestine de l'évêque du lieu Albéric de Humbert en 1218, un indice capital est le vocable traditionnel de *Chemin de Jérusalem* rapporté dans un petit livre de dévotion paru au XVIII^e siècle et intitulé : « *Stations du chemin de Jérusalem qui se voit en l'église Notre-Dame de Reims* ». A la Cathédrale de Saint-Omer un modèle miniature présentait l'inscription sainte : JHERUSALEM.

Pour la Cathédrale de Chartres il suffira de citer le texte limpide de l'abbé Bulteau

(1) - Comme sources principales, voir Edmond Soyez, *Les Labyrinthes d'Eglise - Cathédrale d'Amiens*, 1896.

Jean Baron, *Description de l'Eglise Cathédrale Notre-Dame d'Amiens* 1815, publiée par Ed. Soyez, 1900, p. 110.

Maurice Rivoire - *Description de l'Eglise Cathédrale d'Amiens*, 1806, p. 81. Rivoire définit le labyrinthe antique comme « un édifice ou dessin composé soit en allées, verdure ou pierre, dont il est difficile de trouver l'issue ».

d'après les *Monuments Français inédits* de Willemin et André Pottier, 1839 (13) : « Ces labyrinthes, autrefois très communs dans les Cathédrales, et qui aujourd'hui ont presque tous disparu, étaient un emblème pieux qui rappelait aux fidèles le pèlerinage de Jérusalem. Des indulgences étaient attachées à ceux qui parcouraient dévotement les détours de ces dédales qu'on appelait vulgairement *La Lieue* parce qu'on prétendait qu'ils n'avaient pas moins d'une lieue de développement. » Spécial à Chartres, ce nom populaire de *lieue* était indicatif de la longueur exceptionnelle du parcours : 294 mètres ou 882 pieds, c'est-à-dire presque mille pas. Amiens, lui, n'a qu'un développement de 240 mètres, dont le parcours à pied prend environ cinq minutes.

Au total admirons la richesse de sens que représente la symbolique du labyrinthe : on ne sort du paganisme toujours renaissant qu'en prenant le chemin de Jérusalem, la ville sainte, où le Saint Sépulcre sous coupole rappelle que le Christ est mort dans la souffrance pour ressusciter dans la gloire - *Salus mundi ad aeternum*.

Un souhait

Pour l'instruction des nombreux visiteurs toujours intéressés par le mystère du labyrinthe, ne serait-il pas souhaitable qu'une brève notice avec plan en facilite la visite par l'indication du chemin à suivre ?

Magasin pittoresque, t. xv, 1847, p. 112 avec dessin en polygone carré du labyrinthe de Reims détruit en 1778.

Dom Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. 8, 1926.

Mémoires Société Académique de Saint-Quentin, 1940-1948, tome 52, article d'Augustin Bacquet, *Etude des carrelages, pavages de la basilique*, p. 122 et s., citant Edouard Fleury.

(2) – Voir article de Rémi Fougères. En Touraine sur les traces de Lewis Carroll, *La Croix*, 9-10 août 1998.

(3) – Le catalogue de l'*Exposition sur la Cathédrale d'Amiens*, 1980-81, p. 131, n° 73 reproduit un dessin du labyrinthe dressé lors de sa destruction en 1828 et recueilli dans le fonds Macqueron n° 161, de la Bibliothèque municipale d'Abbeville.

(4) – La source première datant du début XVI^e siècle, un martyrologe-obituaire du chapitre de la Cathédrale au mot : *Distributiones*, t. II, f° 246 v°, a été découvert par Edmond Soyez aux Archives de la Somme G 2975 (repris par Georges Durand, *Monographie de l'Eglise Notre-Dame Cathédrale d'Amiens*, I, 1901, p. 21-23).

Le texte citant l'inscription aujourd'hui disparue, annonce au préalable : « Si comme il est escript el moilon de le maison *Dædalus* » (le terme *moilon* désigne la pierre centrale du labyrinthe). Au XVIII^e s. le maître sculpteur Pierre Bernard, grand chroniqueur d'Amiens, rapporte dans son manuscrit daté 1761 de la Bibliothèque municipale n° 1270 B, p. 284 : « Au beau milieu de la nef est la figure d'un labyrinthe admirable, assez difficile à suivre pour ses tours et détours formé par le pavé bleux détaché du blanc. Dans le centre de ce labyrinthe est une croix tournée au soleil » (levant).

(5) – Les sources littéraires sont : *Les Métamorphoses* d'Ovide, VII, 153-236 et l'*Enéide* de Virgile, V, 588-591 et VI, 14-41 (renseignement dû à M. le Professeur Lebœuf, latiniste d'érudition agréable et attentionnée).

(6) – Le rôle de mémorial des architectes constructeurs a été souligné – sans doute à l'excès – par les plus récents historiens de la Cathédrale d'Amiens Dieter Kimpel et Robert Suckale dans leur ouvrage d'extrême érudition paru en 1985 et traduit en 1990 sous le titre *L'Architecture gothique en France*, p. 31.

Pour eux, la fonction principale du labyrinthe était celle d'une pierre commémorative à l'honneur des architectes. Voire !

(7) – Signalé en bref par Georges Durand, le manuscrit n° 405 de la Bibliothèque municipale d'Amiens qui vient de l'abbaye de Corbie, présente au f° 210 sept dessins très soignés de labyrinthes composés en 1611 par un moine de cette abbaye Nicolas De Rély. Ils sont soit circulaires, soit en losange. Une légende, afférente à l'un des labyrinthes en losange, dit : « L'on pourra se tenir de cestuy icy pour faire pavement d'église ou de salle. » Un huitième dessin reproduit « le labyrinthe » de Notre-Dame d'Amiens. Enfin un neuvième transcrit un labyrinthe circulaire tracé sur un autre

manuscrit de Corbie également recueilli par la Bibliothèque d'Amiens n° 147, f° 1, mais plus ancien (XII^e siècle) où les mots en grandes lettres IERICO se voient au centre.

(8) – Que veut dire cet insolite *Jéricho*, alors qu'on aurait pu s'attendre à *Jérusalem*. La Bible nous raconte dans *Le Livre de Josué* que la ville païenne de Jéricho aux remparts massifs fut prise et démantelée par les Hébreux après que l'arche de Yahvé, précédée par les fameuses trompettes, eut fait sept fois en procession solennelle le tour de la ville. En finale au son strident des trompettes les remparts s'écroulèrent (chacun connaît à Amiens l'opération *Jéricho* qui ouvrit en 1944 les murs de la prison d'Amiens pour libérer des résistants).

Ici Jéricho, ville païenne vouée à l'anathème, apparaît comme l'antithèse de Jérusalem, la ville sainte par excellence.

Pour comprendre le sens profond de Jéricho dans les manuscrits de Corbie, l'accent doit être mis, moins sur les trompettes que sur l'arche d'alliance qu'elles annonçaient. L'arche en effet contenant l'urne pleine de la manne ramassée au désert, était considérée comme la préfigure du tabernacle eucharistique. Or c'est à Corbie que fut élaboré au IX^e siècle le dogme de la présence réelle (voir notre *Bulletin des Amis de la Cathédrale*, janvier 1997, p. 39).

(9) – Bib. mun. Amiens, ms 835, p. 36 et 818, p. 176. Adde. Hyacinthe Dusevel, *Notice sur l'Eglise Cathédrale d'Amiens*, 1930, p. 25. Dans les églises ces labyrinthes représentaient le temple de Jérusalem. A la fin du 13^e siècle on y faisait des stations qui aux yeux des dévôts remplaçaient le pèlerinage dangereux de Terre Sainte.

(10) – On vient de restaurer l'intérieur des deux coupes du Saint Sépulcre, l'une l'*Anastasis*, montée en 1048, repeinte en blanc et or recouvre le tombeau du Christ ; l'autre, plus petite, décorée de mosaïques, est dite le *Catholicon* ou chœur des Grecs.

(11) – Voir le remarquable catalogue de l'exposition « Saintes pérégrinations, récits de voyages en Terre sainte de la collection l'Escalopier », Amiens 1996, par le conservateur M. Jean Vilbas.

(12) – Les labyrinthes d'Eglise, conférence du Père Verbrugge (*Bulletin de la Société Historique de Noyon*, 1975 et *Archéologie*, 1969).

(13) – Abbé Bulbeau, *Monographie de la Cathédrale de Chartres*, 1892, t. III, p. 52. Il cite : N.-X. Willemin et André Pottier, *Monuments français inédits*, 1839, t. 1, p. 54, pl. 83 représentant le labyrinthe (*Dædalus*) de la Cathédrale de Reims.